

Céou et autres lieux

ROMANCIÈRE ET TRADUCTRICE D'ANAÏS NIN, BÉATRICE COMMENGÉ EST AUSSI UNE GRANDE VOYAGEUSE AUX DESTINATIONS POÉTIQUES, VOIRE IMPROBABLES.

Avec ses *Flâneries anachroniques* (Finitude, 2012), ses essais sur Henry Miller ou Nietzsche, Béatrice Commengé semble avoir privilégié *Une vie de paysages* (Verdier, 2016). Depuis sa naissance à Alger, et le repli familial sur l'Hexagone, elle a toujours fait preuve d'une curiosité remarquable. Qu'il s'agisse des rives de la Méditerranée ou de celle du Céou, jolie rivière du Périgord où la famille pique-niquait non loin du château de Fénelon, rien des lieux ayant accueilli des créateurs littéraires ne lui échappe. On a parlé à son propos de nostalgie joyeuse. On peut la souligner encore lorsque sa curiosité immense se porte sur le destin malheureux de certains gens de lettres ou bascule d'une petite île presque paradisiaque à l'exil d'un poète latin. L'île d'Ovide, désormais Tomis au nord de la lagune de Constanta en Roumanie, est un petit bout de terre aux confins de ce qu'était alors l'Empire romain. L'empereur Auguste y a relégué en l'an 9 Publius Ovidius Naso frappé d'ostracisme pour son *Art d'aimer* diffusé au moment où l'empereur manifestait le souhait de rétablir la moralité. On subodore aussi que, peut-être, le quinquagénaire aurait séduit la fille d'Auguste, Julie... Comment savoir ? Contrarié comme le poète, le projet de visite de Béatrice Commengé buta lui sur un virus et le confinement de plusieurs nations...

N'arriver pas, est-ce une manière de voyager aussi ?

Cette question m'amuse, parce que « ne pas arriver » n'était pas au départ un choix, ni même une éventualité. C'est au cours de la rédaction du livre que je suis tombée sur cette belle citation de Cendrars dans laquelle je me suis reconnue : « *Oh ! ne jamais arriver, ne jamais débarquer, ne plus mettre les pieds sur un rivage, ne jamais accoster à un rivage où la vie souffre, geint, pue - nêtre qu'un oiseau dans les airs...* » J'avais même pensé intituler l'ouvrage « Il ne faudrait jamais arriver », mais ce conseil qui prenait des allures d'ordre ne me satisfaisait pas. J'ai préféré laisser place au rêve : ce livre est au fond une ode à la rêverie.

La destination n'est donc pas le but ?

La destination est d'abord un prétexte au voyage, c'est elle qui déclenche le désir d'ailleurs, elle pose des jalons tout en laissant libre de faire des détours. En cela, elle demeure essentielle. C'est en quelque sorte un pré-texte...

Dans votre nouveau livre, une pandémie et une guerre vous empêchent d'entamer le voyage...

L'empêchement fut en effet de taille (il a duré trois ans !), ce qui m'a entraînée sur des chemins inattendus en me forçant à réfléchir justement sur cette notion d'empêchement, d'absence de choix - ce qui, en la circonstance, me rapprochait d'Ovide et de sa relégation imposée. À me pencher également sur la nature de l'attente, sur ses multiples variations.

Qu'est-ce qui vous a touché dans cette mésaventure d'Ovide ?

Pour répondre à cette question, il faut revenir à la genèse même de ce désir de me rendre dans son lieu d'exil. Tout est parti d'une



image découverte par hasard sur le net, qui représentait une île à mes yeux presque paradisiaque sous laquelle était inscrite cette légende : « île d'Ovide » où le poète passa ses années d'exil jusqu'à sa mort. Je voulus en avoir le cœur net tant cette image différait de mes souvenirs des vers larmoyants et désespérés des *Tristes* et des *Pontiques*. J'ai toujours été sensible aux destins brisés, par la folie (Nietzsche ou Hölderlin), par la maladie, ou par les circonstances historiques ou le « fait du Prince », comme ce fut le cas pour Ovide.

Votre boussole de voyage semble conduite par une gourmandise lexicographique. Le nom d'une destination est-il toujours le déclencheur de votre désir de l'arpenter ?

Effectivement, le seul nom d'une ville peut déclencher en moi un désir de départ... rarement assouvi... Je ne suis jamais allée à Zanzibar ou Valparaiso dont les noms m'ont pourtant fait rêver... Mes « noms magnifiques » sont surtout des noms d'écrivains qui m'ont nourrie. Aller sur leurs traces, partager leur ciel, c'est non seulement me rapprocher d'eux, mais partager un autre temps. Au fond, tous ces morts sont toujours vivants... et il est important qu'ils le restent !

Vous n'avez trouvé ni Homère, ni Ovide durant vos voyages... Est-ce le contretemps qui compte finalement ?

L'important n'est pas de les trouver, mais de ne pas les oublier. Comment retrouver, de toute façon, la moindre trace d'Homère ? Il faut faire confiance à la légende. Ils m'ont ouvert, et offert, le chemin, c'est déjà beaucoup...

Propos recueillis par **Éric Dussert**

De Béatrice Commengé, *Ne jamais arriver*, Verdier, 160 pages, 18 € et *Voyager vers des noms magnifiques*, Verdier poche, 96 pages, 9 €